

# Et si c'était vous

Chronique d'un prisonnier politique colombien

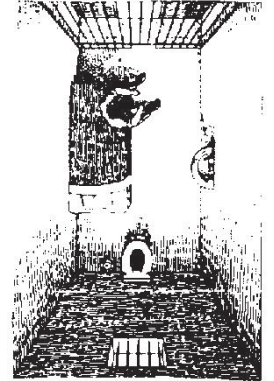


### **Travail de sensibilisation portant sur la réalité des prisonnier/ères politiques**

Ouvrir en Amérique du Nord l'espace pour aborder la problématique du terrorisme d'État et des tendances ultra-sécuritaires sous l'angle du concept, reconnu dans le droit international, de "prisonnier politique" afin de faire le lien avec d'autres situations au Canada et dans le monde, tel que les certificats de sécurité, la répression, la criminalisation de l'action politique, etc.

### **Visites dans les prisons colombiennes et aux familles de détenu-es**

Pour créer des espaces d'échanges avec les prisonnier/ères politiques et démontrer à l'administration pénitencière que ceux-ci ont des appuis internationaux. Pour rompre la marginalisation sociale des familles et dénoncer les menaces et persécution dont elles font l'objet.



### **Correspondance avec des groupes de prisonnier/ères politiques**

La majorité des prisonnier/ères politiques sont des militant-es sociaux qui, du jour au lendemain, se retrouvent coupé-es du monde, sans information et sans possibilités de participer aux débats sociétares. La correspondance avec l'extérieur participe à briser leur isolement.



### **Diffusion des écrits des prisonnier/ères politiques et appui à leurs revendications**

Dans la *Piedra* mais également sur notre site web et dans nos brochures, nous publions régulièrement des textes d'analyse et des écrits poétiques des prisonnier/ères politiques de Colombie.

### **Appui au Comité de Solidaridad con los Presos Políticos**

Organisation colombienne fondée en 1973 pour défendre et promouvoir les droits humains des personnes détenu-es pour des motifs politiques via l'accompagnement psychosocial et le soutien juridique.

# Au-delà des murs

Campagne permanente de solidarité avec les prisonniers et prisonnières politiques

La Colombie compte environ 7200 personnes détenues pour des motifs politiques. Considérées par l'État comme « l'ennemi interne dans la prison », leur condition en est d'autant plus vulnérable.

Entassé-es comme du bétail dans les donjons du pouvoir, ces hommes et femmes qui, de par leurs voix, leurs poings et leurs écrits, ont refusé le silence, sont effacé-es de la réalité sociale, bâillonné-es face à l'histoire.

Invisibles au sein de leur peuple, leur qualité d'être humain est soustraite au cadre de droits qui auréole les États démocratiques.



En organisant une campagne de solidarité avec les prisonnières et prisonniers politiques de Colombie, le **PASC** souhaite non

seulement faire connaître la problématique carcérale mais également visibiliser le caractère idéologique de nos États "démocratiques" qui, outre le recours à la violence armée et économique, manipulent lois et droits en vue d'exterminer toute expérience populaire proposant des

alternatives à cette société d'injustices, de surcroît dans un contexte mondial où la croisade anti-terroriste criminalise les espaces d'opposition à l'Ordre dominant et cela tant en Colombie qu'au Canada.

# Et si c'était vous

Aujourd'hui, vous avez décidé d'aller bien. Vous êtes allé jusqu'à sourire à la vieille mégère qui vous vend les même empanadas depuis 10 ans. Aujourd'hui, la Colombie peut s'entretuer seule, vous allez vous promener et profiter d'un rare après-midi ensoleillé à Bogota. Aujourd'hui – aujourd'hui seulement – vous avez décidé que la grève pouvait se passer de vous, peu importe ce qu'en penseront les camarades. Voilà plus de deux semaines que la Nacho(1) est en grève et vous n'avez pas raté une seule journée; vous avez participé aux piquets, aux débats, aux tropels, aux assemblées et cette semaine vous avez pris en charge l'organisation d'un Acte de mémoire pour Gustavo et Eliana dont on est sans nouvelle depuis le deuxième jour de grève, le jour du grand tropel. Aujourd'hui – aujourd'hui seulement – vous avez décidé de croire qu'ils sont simplement partis à la campagne sur un coup de tête, qu'ils seront de retour en fin de semaine et que vous terminerez ensemble votre travail de session traitant de l'impact socioécologique des monocultures de cacao en tant que culture alternative à la coca. Et puis malgré vous, et malgré les enfants qui jubilent en débusquant une barbie dans les poubelle, vous pensez à Leo.

Il n'est pas rentré hier soir.

Il avait promis.

<sup>1</sup> Universidad Nacional de Bogota

Vos pas s'accélèrent, votre coeur aussi. Vous foncez parmi les gens bruyants avec un sourire douloureux figé obstinément sur vos lèvres tremblantes. Trop de gens, trop de pensées, vous changez d'itinéraire, cherchez un coin silencieux pour taire l'angoisse. Et soudainement, vous éclatez de rire, vous riez, sincèrement, fort, librement. Après 23 ans à Bogota, vous vous perdez encore! Il n'y a personne dans cette ruelle et vous pouvez rire sans honte. Mais... si cette ruelle est déserte... à qui appartient cette main qui vous empoigne violemment par derrière pour vous étrangler ? Et cette autre gantée qui vous couvre la bouche ? La panique vous saisie des pieds à la tête alors qu'un homme vêtu de noir vous inspecte derrière ces verres fumés. L'étreinte de l'autre se resserre. Ils parlent mais vous ne comprenez rien, vous entendez seulement votre coeur marteler votre poitrine, vous vous concentrez sur vos jambes guenilles qui veulent flancher.

Elles flanchent.

Vous tombez dans le noir.

\* \* \*

Le silence.

Le plancher est mouillé et vos grelottements vous réveillent. En prenant conscience de votre corps meurtri vous regrettez aussitôt d'être éveillé. Des aiguilles transpercent votre crâne et votre estomac brûle de faim. Vous tentez d'ouvrir les yeux mais l'oeil droit ne répond pas. Avez-vous perdu la vue? Votre oeil gauche ne voit que du noir. Vous criez, comme un enfant émergeant d'un cauchemar. Vous hurlez à l'aide. Vous hurlez jusqu'à ce que la douleur dans votre tête soit insoutenable.

- M -

*Marrica* Insulte courante se référant à l'homosexualité.

*Mochila* En Colombie, se dit des sacs de tissu traditionnels portés en bandoulière.

- P -

*Paracos* Expression populaire pour désigner les paramilitaires.

*Parceros* Terme populaire utilisé maintenant comme synonyme de « camarade » en Colombie mais qui désignait originalement les compagnons de cellule en prison.

*Patio* Désigne les différentes sections d'une prison, les détenus sont regroupés en communautés numérotées.

*Pendejo* Insulte

- S -

*Sapo* Crapeau. Se dit des informateurs à la solde de l'armée ou du gouvernement.

- T -

*Tinto, tintico* Si vous êtes de celles qui ont appris leur espagnol en Espagne vous serez bien déçues en Colombie lorsqu'on vous offrira votre premier tinto (*esp.* vin rouge), c'est le café des Colombiens.

*Tropel* Émeute. Se dit des manifestations où sont lancées des « papas calientes », projectiles explosifs que fabriquent les étudiant-es et où les participant-es cherchent la confrontation avec les forces de police.

# Glossaire

## - A -

*Arepas* Galettes de maïs qui accompagnent tous les repas.

## - B -

*Bolégancho* Boisson alcoolisée artisanale à base de sucre de canne et d'anis.

## - C -

*Cachaco* Se dit des habitants de Cundinamarca, région de la ville de Bogota.

*Carajo* Patois.

*Caldo* Bouillon

## - E -

*Elenos, elenas* Se dit des membres de l'ELN (Ejercito de Liberación nacional), guérilla colombienne.

## - H -

*Hijo de Puta! Hijo de Madre!* Insultes. Fils de pute.

## - F -

*Farciano* Se dit des membres des FARC (Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia), guérilla colombienne.

*Flaco, Flaquito* Maigre. Surnom populaire

## - G -

*Gordo* Gros, gras. Surnom populaire.

*Gorra* Casquette

## - H -

*Hijo mio* Mon fils. Formule affective.

Se calmer.

Respirer.

Wakala ! Ça sent l'urine et l'air vous brûle les narines. Alors que vos mains tâtent votre corps pour faire le décompte des blessures, vous tentez de vous remémorer les événements de la veille. Des hommes en noir... paramilitaires ? gardes privés de l'université ? police secrète ? narco ? DAS(2) ? militaires en civil ? Et plus vous y pensez, plus la panique s'empare de vous et vous êtes incapable de reconnaître le liquide qui couvre votre corps : eau ? urine ? sang ? Et les idées défilent... est-il arrivé la même chose à Gustavo et à Eliana ? et à votre Leo ? Peut-être sont-ils ici également ? Que vont-ils vous faire ? Que veulent-ils de vous ? Vous refusez de penser aux histoires de torture. Vous avez entendu dire qu'une technique courante consiste à forcer le détenu à avaler une balle de fusil qui, mensonge ou vérité, a tué un de ses êtres aimés quelques heures avant. Vous vous promettez de ne pas y croire s'ils essaient cette menace sur vous. Mais c'en est trop, vous n'êtes pas un super héros, même pas un révolutionnaire, vous pleurez de peur.

Les larmes sont chaudes.

... et le temps passe, mais le froid, lui, s'installe en vous.

... et votre faim, et le mal de tête. Avec le peu de forces qu'il vous reste, vous avez exploré la cellule. Elle est vide. Des pierres froides et mouillées d'humidité, voilà tout ce qu'il y a. Vous avez repéré la porte et vous êtes réfugié du côté opposé.

<sup>2</sup> Département Administratif de Sécurité, agence gouvernementale de sécurité nationale.

Vous dormez souvent, mais au réveil c'est toujours ce même noir. Vous essayez de ne pas penser au temps. L'idée d'être ici depuis des jours vous rend fou. Vous exercez votre esprit au calme, faites le décompte de ce qu'il y avait dans la mochila qu'ils vous ont prise – ou peut-être l'ont-ils laissée dans la ruelle ? – porte-feuille, lunettes, gorra, et... votre carnet. Non, rien de compromettant – et de toute façon qu'avez-vous à cacher ? – vous avez toujours été le gars peureux qui participe défois, plus pour suivre le troupeau que par flamme rebelle, une grève étudiante, voilà bien le seul acte séditieux que vous vous êtes jamais permis, et oui, faut-il dire, vous y avez pris goût ! Il semble que vous êtes bon orateur, vous, le petit rongeur timide, Oui, la grève a redoré votre estime... mais à quel prix ? Où sont vos amis ? Qu'ont-ils fait qu'ils ne vous ont pas dit ? Et après l'inquiétude pour les être aimés vient la colère alimentée par ce foutu sentiment de rejet qui ne vous quittera jamais : s'ils ont fait quelque chose, pourquoi vous l'avoir cachée ? Vous n'êtes pas digne de confiance ? Et c'est vous qui êtes ici ! S'ils pensent que vous allez jouer au héros pour sauver leur magouilles d'apprentis rebelles !

Vous vous réveillez, plus trempé que les fois précédentes. Vous grelottez encore mais vos joues sont brûlantes et le noir de la cellule est recouverte d'une mince couche laiteuse. Les heures passent-elles ou figent-elles plutôt ? Outre votre faim qui tente maintenant de sortir de votre estomac pour dévorer jusqu'à vos neurones, rien n'indique le passage du temps.

... et ce putain de silence... Avez-vous été enterré vivant ? Peut-être que personne ne viendra jamais ? Voulez-vous vraiment que quelqu'un vienne ? Ce noir puant et humide est-il le dernier souvenir que vous emporterez ? C'est plus fort que vous, vous succombez à la nostalgie, la fièvre aidant, vous rêvez à Léo, à

## *Notes de l'auteure*

*Ce texte est inspiré des récits que m'ont racontés les prisonniers politiques de la prison Modelo de Bucaramanga et du pénitencier de haute sécurité Palo Gordo, (département de Santander).*

*Les comités de prisonniers politiques sont également présents dans les centres de détention pour femmes. Si j'ai choisi de mettre en scène un personnage masculin, c'est pour m'éviter d'avoir à imaginer les tortures sexuelles que subissent les prisonnières lors des interrogatoires.*

*Novembre 2008*

Une jeune femme vous réveille et vous invite à la suivre ce que vous faites sans poser de question. Vous marchez longtemps derrière elle en admirant son cul, cela fait si longtemps, peut-être n'êtes vous pas gay ni même bi finalement, vous souriez, la forêt est calme, l'air est doux. Pour la première fois depuis plus de deux ans, vous vous sentez en paix. Et juste à ce moment, alors que vous respirez à pleins poumons la liberté de votre nouvelle destinée d'insurgé, vous sentez une aiguille froide vous transpercer le dos. Votre compagne vous crie de courir mais vous n'écoutez pas, vous êtes tanné de courir. Vous portez la main à votre coeur et laissez le liquide chaud s'écouler entre vos doigts. Vous percevez des voix d'ados derrière vous « Pendejo, tu vises plus mal que ta mère, c'est quoi ? Y'aurait fallu te dire de viser le gars pour qu'on pogne la fille ? Entéka, va chercher un uniforme grande taille, on va pas le ramener de même. » Vous ne levez pas les yeux pour voir si votre charmante guide a pu s'enfuir, ni retournez la tête pour voir vos assassins, vous fixez les dessins écarlates qui se forment sur les feuilles mortes avant de fermer les yeux sur cette autre Colombie où vous n'avez pas su survivre.

Émiliana, vous vous imaginez collés contre l'un et l'autre, vous voyez votre mère faire des châteaux d'*arepas* et votre chien Camiloto les renverser d'un coup de queue. Et à ce moment, alors qu'enfin votre coeur battait tranquillement, vous entendez des sons et reprenez conscience de vos oreilles. Haha ! C'est le début de votre morceau techno préféré et cela vous met le sourire aux lèvres. Vous pensez à combien Leo déteste les raves... Mais le nuage de fièvre se dissipe légèrement et vous vous ressaisissez. Ce n'est pas votre cd, se sont des échos de bottes militaires. Vous étirez vos oreilles et maudissez le tambour dans votre crâne qui vous empêche de cerner d'où vient ce bruit de clé dans une serrure. Il y a t-il quelqu'un d'autre dans votre situation ? Est-il près de vous ? Vous percevez des voix menaçantes, les bruits de bottes à nouveau. ... et puis... un cri, *Hijo de madre!* un cri qui glace instantanément toutes votre sueur fiévreuse. Ne pas penser, ne pas penser à ce qu'ils lui font... Ils qui « ils » ? À qui ? Et à quand votre tour ?

\* \* \*



Le sommeil vous est maintenant interdit, vous êtes dans un état permanent de mi-éveil . Vous êtes mi-glacé, mi-brûlant, mi-lucide, mi-délirant, mi-vivant finalement... Et les heures doivent passer puisque les mêmes bruits se répètent : les bottes, les clés, les portes, les cris, les bottes, les clés, les insultes, les portes... les bottes, La clé, La porte....

Perdu dans vos vapes infernales, hypnotisé par les sons routiniers, vous ne vous étiez pas aperçu qu'il s'agissait de Votre porte, qu'il s'agit de leurs bottes dans Vos côtes, que le *Marrica*, cette fois, c'est vous.... Et la routine continue: bruits de bottes, bruits de portes qui se referment derrière vous, deux gorilles vous traînent. Vous devinez de la lumière mais ne voyez rien, tout est blanc et vous brûlent les yeux. Vous entendez les gorilles beugler mais ne comprenez rien. Ils vous jettent dans une salle, un bureau, et tout de suite c'est l'odeur qui vous accueille, ça sent le *caldo*, hum...

Vous vous affalez à terre. De votre position détrit, vous n'atteignez pas le bol de *caldo* chaud posé sur le bureau où vous devinez également des *arepas*. Une main vous empoigne en dessous du coude et vous soulève presque aimablement. On vous installe sur la chaise face au *caldo*. Vous le fixez affamé sans le voir. L'homme qui vous a relevé se dirige vers l'interrupteur, vous écoutez ses pas. Il ferme les lumières et n'en laisse qu'une seule, tamisée. Enfin, vous pouvez voir, voir le bol de *caldo* où flotte un gros os de boeuf, voir les deux petites *arepas* et la tasse de *tintico*. Vous balbutiez un "merci". L'homme s'assoit devant vous et vous invite poliment à manger en vous assurant que vous aurez tout le *tinto* que vous désirez, il aime beaucoup le *tinto*, c'est lui-même qui l'a fait, parce que, un homme peut se passer de nourriture sept jours mais pas de *tinto*, ni d'autres choses, ajoute-il, sourire en coin. Oui, oui, il

Lorsque vous débarquez à Bucaramanga au petit matin, vous entamez votre trente-neuvième heure de liberté sans repos. En arpentant les rues de la ville, vous vous mettez en frais d'arrêter chaque passant pour demander où se trouvent les bureaux de la CUT(6) (vous savez que le local du CSPP se trouve dans la même bâtisse). Personne ne sait. Vous traversez la ville entière et après quelques heures de ce manège infertile, vous aboutissez dans un quartier plus lugubre où vous avez l'impression d'être suivi. En effet, en vous retournant vous distinguez un homme qui marche à votre rencontre. Vous le reconnaissez. C'était un des acolytes de la Rata, le Chef paraco du patio 6. « Alors Flaquito, pas aussitôt sorti de taule que tu cherches déjà tes petits amis rebelles ». C'en est trop, vous lui foutez un coup de pied dans les couilles et partez à courir. Vous courez, vous courez comme dans un délire, vous courez pour retrouver la Colombie que vous connaissiez, pour sortir de ce triller américain et lorsque, à bout de souffle, vous vous effondrez sur le trottoir, une seule idée vous vient à l'esprit.

Allez en campagne vous cacher.

Avec les dernières monnaies qu'il vous reste, vous prenez un minibus en direction de Santa Virgen, Pacho en parlait, il vous avait invité à y visiter les *compañeros*. Il suffisait de se rendre à la tienda Margarita et de demander trois limonades chaudes. C'est ce que vous commandez avant de vous endormir sur l'unique table de la tienda Margarita.

\* \* \*

6 Central Unitaria de los y las Trabajadores, une centrale syndicale d'envergure nationale.



est clair. Vous hélez un taxi et demandez qu'on vous conduise à la Station d'autobus du Nord.

Après des heures d'inertie, vous optez pour un billet en direction de Bucaramanga et pour les douceurs de la démente. Vous riez seul alors que les gens s'écartent sur votre passage, méfiants. Quelle ironie, 24h après votre sortie de prison, vous retournez déjà dans la ville où vous avez été détenu. Vous ne fermez pas l'oeil. Vous pensez au moyen de retrouver les gens du CSPP, eux pourront vous aider.

\* \* \*



sourit. Il vous sourit. Et pour tout dire, il a l'air sympathique. Un jeune, veston cravate, à l'accent *cachaco* avec la dernière coupe de cheveux à la mode.

Vous avez terminé le *caldo*, rongé toute la moelle de l'os et l'os lui-même, vous avez bu cinq tasses de *tinto* et la caféine vous donne un buzz agréable. Votre bon samaritain poursuit son monologue et ses propos vous sont maintenant intelligibles. Il s'excuse pour les "désagréments", vous promet que tout ça sera bientôt terminé que vous serez libéré peut-être aujourd'hui si tout va bien, il ne reste que quelques formalités... de toute façon, vous êtes intelligent, vous, un diplômé de biologie, étudiant maintenant la sociologie depuis deux ans à l'Université national et qui savait déjà lire à l'âge de 4 ans, faut dire que d'avoir une mère bibliothécaire aide un peu, donc, vous êtes intelligent, et vous comprendrez où est votre bien. Nous ne perdrons pas de temps en comédie et encore moins en tragédie, vous savez pourquoi vous êtes ici, vous avez fait des erreurs – et lui aussi dans sa jeunesse, croit-il bon d'ajouter –, vous avez eu de mauvaises fréquentations qui auraient pu vous inciter à faire des conneries plus graves, maintenant, c'est terminé. Vous avez la chance de faire les bons choix et de tourner la page. Le ton est mielleux comme une berceuse et s'allie tendrement à la sensation du *caldo* remplissant votre estomac meurtri. Vous avez envie de dormir mais l'homme en a long à dire. Il semble vous connaître depuis toujours au point que vous avez l'impression qu'il vous est familier... peut-être un vieil ami d'enfance ? Il glisse deux pages devant vous, l'une blanche et l'autre noircie de gros caractères avec, en bas, une place pour "intelligemment apposer votre signature" comme l'explique votre nouvel ami. Avant de prendre congé à la manière d'un vieux camarade, il vous précise qu'il vous reste 20 minutes pour remplir la page blanche; d'un côté avec les noms des principaux

leaders de la grève étudiante et de l'autre, en relatant l'historique de vos contacts avec le ELN pour nous expliquer comment "vos amis *elenos*" s'y ont pris pour organiser la grève étudiante. La porte se referme. Il fait chaud. Ça sent bon. Vous observez l'espace en sommeillant, tentez de trouver un indice qui vous permettrait de savoir si vous êtes dans un poste de police, une base militaire, une prison, ou quoi encore ? Mais il n'y a rien de tel, seulement un tableau où sont peints les indiens de la Sierra Nevada vêtus de blanc avec leur tambours traditionnels.

La porte rebondit, un homme en uniforme vous crie qu'il reste 5 minutes et que, *hijo de puta*, il est dans votre intérêt d'avoir rempli les deux feuilles. La violence de la voix vous fait sursauter, vous aviez oublié votre calvaire et pensiez avoir retrouvé la civilisation. Paniqué, vous regardez la deuxième page. Un papier, tout ce qui a de plus officiel, sans entête ni référence au corps policier, militaire ou pénitencier qu'il l'a émis, mais vous connaissez ce formulaire. Vous avez assisté, il y a quelques jours, à un atelier du Comité de solidarité avec les prisonniers politiques (CSPP) organisé par le comité de grève de l'université. Tous les détenu-es se font remettre un formulaire indiquant qu'ils ont reçu de bons traitements et ont été informés de leurs droits. Il ne faut pas signer, avait averti la belle dame qui donnait l'atelier, avant d'avouer que, selon les circonstances, c'est parfois impossible de faire autrement. Vous en étiez là dans vos pensées lorsque la porte s'ouvre à nouveau. Un Arnold Schwarzenegger pénètre de toute sa corpulence dans la pièce et se positionne derrière vous. Un autre uniforme entre et prend la place de votre Bon samaritain sur la chaise face à vous. Les deux parlent fort et entre les *Marricas* et les *Hijos de putas*, vous ne comprenez pas ce qu'ils racontent. Mais ils ne sont pas contents. Arnold Schwarzenegger vous empoigne une oreille et la tord. La douleur irradie sur votre joue jusqu'à votre oeil droit

dirigez vers votre ancien local étudiant qui a été réaménagé et commencez à peine à comprendre que vous ne retrouverez jamais la vie que vous aviez laissée. Par habitude, vous vous assoyez devant l'ordinateur et prenez machinalement vos emails. Il y en a un seul. « Très mauvaise idée de revenir à l'Université, on dirait que vous n'aimez pas votre mère. » Le message de *muerteaguerrileros@yahoo.es* n'est pas signé. Ce n'est pas la première fois que vous voyez une lettre de menaces mais c'est la première fois que l'une d'entre elles vous est adressée. Vous sortez tranquillement de l'Université, désorienté.

En quittant le campus, vous bifurquez vers le parc et à ce moment, vous entendez les cris de pneus d'une moto, elle se dirige vers vous, vous n'avez pas le temps de réagir, elle vous fonce droit dessus à toute vitesse et fais un Uturn à la dernière minute. Tombé par terre plus par frayeur que par choc, vous gisez sur le trottoir, la peur au ventre, avant de détalier à toutes jambes. Vous vous arrêtez en apercevant la demeure familiale. La porte est ouverte. Votre mère, agenouillée au sol, pleure sur les éclats de figurines qui jonchent le plancher. Elle lève les yeux sur vous et son regard est lucide et tendre, d'une voix calme elle vous murmure : « *Hijo mio*, je t'aime, mais va t'en vite, va t'en loin. » Vous voulez la prendre dans vos bras et lui dire tant de choses, tant de choses que vous avez comprises en prison, mais elle vous repousse et vous enjoint au silence en vous répétant son amour. Résigné, vous ramassez vos affaires personnelles, déposez un baiser sur son front et la laissez seule parmi les débris et sa détresse. En sortant, vous remarquez une moto montée de deux hommes vêtus de noir, vous reconnaissez cette moto, c'est la même. Elle vous suit cette fois et vous dépasse lentement, l'homme derrière remonte le pan de son manteau afin de vous laisser entrevoir son arme. Le message

remerciements pour votre dévouement et tous vous invitent à rejoindre leur rang, telle guérilla, tel syndicat, tel mouvement paysan, telle organisation étudiante, etc.

Le lendemain matin, le Père Noël existe et vous quittez la prison. Le CSPP vous a laissé suffisamment d'argent pour vous payer un autobus jusqu'à Bogota et croquer les meilleures empanadas de votre vie. Vous ne fermez pas l'oeil du trajet. Vous révisez la liste des choses que vous ferez en arrivant. Au matin, vous débarquez dans une Bogota qui se fout de votre nouvelle liberté et tout se passe exactement selon votre liste. Sauf que votre mère semble folle, elle fait de l'insomnie et de l'anxiété. Elle a reçu des menaces. On l'a averti de ne pas héberger un rebelle chez elle. Vous rassurez votre mère. Vous trouverez un appartement à Bogota où terminer votre maîtrise avant de vous en aller à la campagne vous investir dans votre nouvelle carrière d'éducateur populaire.

En après-midi, vous vous rendez à la Nacho où vous ne reconnaissez personne. Deux ans ont passé, mais tout de même... Vous questionnez les gens, on n'a jamais entendu parler de vos anciens camarades de classe, ceux que vous aviez appris à mieux connaître pendant la grève. Vous continuez vos recherches. Même vos professeurs préférés sont introuvables. Un étudiant s'approche de vous. Il porte la barbe longue, une tuque et des montures de lunettes des années 1980, vous ne l'aviez pas reconnu mais il vous rafraîchit la mémoire en vous expliquant qu'il se sent plus en sécurité avec ce nouveau look, qu'il a changé de surnom et qu'il ne veut plus rien savoir du mouvement étudiant. Il ne vous demande pas où vous étiez tout ce temps, il vous conseille seulement de ne pas questionner tous et chacun à propos d'anciens étudiants dont personne ne veut plus entendre parler. Il vous quitte. Vous vous

toujours enflé. Ils veulent que vous signiez le formulaire et vous, peut-être à cause de la fièvre, peut-être à cause des cinq tintos, vous trouvez le courage de répondre que vous avez le droit d'appeler un avocat. Les mots ont à peine quitté vos lèvres que vous recevez un coup de matraque sur la nuque, dans la région tendre au bas du crâne. D'accord, d'accord, mieux vaut signer, une fois libre, vous les dénoncerez... mais dénoncer qui ? Ils portent des uniformes bleus foncés, de hautes bottes militaires mais aucune badge. Impossible de savoir à qui ils obéissent. Vous n'avez pas le temps d'agripper le stylo. Arnold continue son jeu, tordage d'oreille, coup sur la nuque, pression sur les tympans. Son supérieur le somme de cesser deux secondes le temps que vous signiez, ce que vous faites. Et bien voilà, c'est tout simple, sourit le type en face de vous, maintenant, faut-il également vous convaincre de remplir l'autre page ? Non, non, vous faites non de la tête et votre cerveau se garoche dans tous les sens. Donner des noms... donnez des noms... Donnez des noms déjà connus, Voilà! Vous vous mettez à écrire tremblotant le nom de Luis Martin Galeago, de Sofia Restrepo, de Javier Oruega, bref de tous les représentants étudiants que tout le monde connaît et qui, de toutes manières, se retrouvent afficher sur les babillards universitaires. Arnold vous laisse tranquille et son chef vous félicite du bon choix. Vous êtes à court de noms connus et allez commencer à en inventer lorsque le Chef vous arrête : Ne commencez pas à inventer des noms mon petit, contentez vous de signer au bas de la page si la liste est terminée, vous obtempérez, et maintenant, tournez la page, tracez trois colonnes, dans la première vous écrirez la date et le lieu de vos rencontres avec vos amis elenos, dans la seconde le nom ou plutôt le surnom de la personne que vous avez rencontré et dans la troisième ce qu'elle vous a dit. Vous balbutiez en rechignant mais la matraque vous fait taire et vous dessinez les colonnes. Quel *carajo* pouvez-vous écrire ? Vous

n'avez jamais connu aucun eleno, ou du moins, si ce fût le cas, vous ne saviez pas qu'ils en étaient, et trouillard comme vous l'êtes, ils ne vous l'aurait jamais dit. Vous tracez lentement les trois colonnes alors qu'Arnold vous presse les tympans. Une fois terminé, vous tentez à nouveau de sortir un bruit de vos lèvres sèches, mais vous êtes aussitôt projeté à terre et votre corps se décompose en douleurs. Arnold vous roue de coups de bottes dans les couilles et vous sentez une coulée chaude le long de votre oreille. Le plafond tourne au-dessus de votre tête. Après quelques minutes ou quelques heures, les deux uniformes quittent la pièce et vous restez à terre, sans bouger. À trois reprises, ils reviendront dans la salle et recommenceront leur manège de coups et d'insultes. La troisième fois, vous reconnaissez le nom de Leo à travers les obscénités de Schwarzenegger et votre coeur ne fait qu'un tour. Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit à propos de Leo ? Le Chef note votre réaction et ordonne à son gorille de stopper les coups. Il a adopté une voix douce qui lui sied mal et vous raconte votre histoire, celle de Leo, en commençant par le commencement quand vous aviez cinq ans. On dirait qu'il a une larme à l'oeil tellement il a l'air attendri. Il s'accroupit près de vous et chuchote: « Toutes ces années d'amitié et il te dénonce dès la première question... un dur coup. » Quoi ? Quoi ? Vous hurlez, vous gueulez, quoi ? Dénoncer quoi ? menteurs, qu'est-ce que vous avez fait à Léo ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Arnold et le Chef rient. Et vous, impuissant, vous donnez des coups en l'air, tentez de vous relever mais glissez sur votre sang et continuez à vous égosiller, sans mots, ou avec trop de mots, avant de vous effondrez, vaincu, en larmes, en sanglots d'abdications.

Vous n'en pouvez plus.

Ne voulez plus.

amorphe, en grève, un appendice inutile et grotesque qui vous écoeure lorsque Matéo vous revient en esprit. Dans quelques jours, vous apprendrez le transfert de Matéo dans un hôpital et vous vous en réjouirez. Dans un mois, vous apprendrez sa mort, il n'avait pas l'argent nécessaire pour se payer des médicaments et vous ne saurez pas s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. Vous n'en parlerez à personne, l'homosexualité est interdite par les comités de prisonniers politiques et vous ne voulez pas vous heurter aux commentaires désobligeants de vos camarades.

Et votre vie de prisonnier politique se poursuivra avec ses activités quotidiennes, ses moments de détresse où vous songez au suicide, ses moments de passion où vous rêver de révolution et ses trop longs moments où vous pensez au temps.

\* \* \*

Puis, après deux ans et un mois de captivité, votre avocat – toujours aussi pressé – vous annoncera votre comparution devant un juge la semaine prochaine avec un sourire à faire croire au père Noël. Vous n'y avez pas cru, mais vous auriez dû. L'avocat a fait tomber toutes les accusations, le juge n'a plus rien contre vous et votre libération est annoncée dans les prochains 24 heures. Votre avocat vous encourage à dénoncer la torture, les fausses accusations et les mauvais traitements, mais, honteux, vous refusez; vous voulez embrasser votre mère, votre chien, votre voisine et vous promener nu chez vous. L'avocat comprend. Vous lui promettez de rester en contact et d'appuyer le CSPP comme vous le pourrez. Les camarades ont organisé une petite fête pour votre départ et les comités ont même levé l'interdiction d'alcool. Vous avez droit à des discours de

seraient fait attaquer pour se faire voler leurs quelques pesos. Votre mère semble avaler l'histoire, elle ne s'y arrête pas et poursuit ses lamentations contre vous. Pourquoi ? Pourquoi *hijo mio* ? Je t'avais tout donné, j'ai tout sacrifié pour toi, pour tes études. T'as toujours été tellement égoïste. Je suis un prisonnier politique, maman. Elle ne vous écoute pas. Maman, je suis un prisonnier politique et je n'ai rien à me reprocher. Elle vous quitte sans avoir écouté. Et vous restez seul avec votre rage. Cette rage si forte, si poignante. Un sentiment que vous refusiez auparavant lorsque vous étiez encore l'anarco pacifiste préféré de Léo. Mais maintenant, elle vous semble saine cette rage dévorante, elle est signe que vous êtes en vie. En vie et en Colombie. Vous ragez contre votre mère qui croit l'ennemi, votre unique mère avec qui vous auriez dû prendre le temps de discuter lorsqu'elle regardait les nouvelles au lieu de la laisser vivre dans son fabuleux monde de gentil gouvernement se protégeant contre les méchants terroristes. Vous ragez en pensant à Gustavo et à Emiliana et vous avez peur, à nouveau, en pensant à ce qui a pu arriver à Léo. Mais, comme le dit Pacho, votre nouveau copain de cellule, en répétant une consigne de l'OFP(5):

«Mieux vaut vivre avec la peur que de cesser de vivre par peur»

Les visites sont terminées, il est 5 heures et vous regagnez votre cellule, la rage au ventre. Avant, dans vos années de liberté, lorsque vous étiez dans un tel état, vous vous masturbiez pour vous calmer. Mais ici, vous en êtes incapable. Vous n'avez eu aucune activité sexuelle depuis longtemps et vous n'en aurez pas plus dans les deux prochaines années. Votre pénis est

Arnold et son Chef quittent la pièce et votre Bon Samaritain refait son entrée. Il se dirige vers vous. Comme à votre première rencontre, il glisse doucement son bras sous votre coude et vous soulève jusqu'à la chaise. Pendant que vous fixez livide le bol de caldo vide, il se dirige vers l'interrupteur et cette fois ouvre toutes les lumières: des néons blancs grésillants. Il s'assoit et allume la lampe du bureau, comme un phare de camion qui vous aveugle. Vous ne voyez à nouveau que du blanc. Du blanc et du brun, ce doit être du sang coagulé. Vous entendez des bruits de papiers puis une voix théâtrale vous lire un poème. Elle articule chaque mot et marque les pauses au bon endroit. La position assise vous est insoutenable vous devez avoir une ou deux, peut-être trois côtes de cassées. C'est à vous mon petit ce cahier ? Oui, c'est à vous. Vous écrivez très bien, mon petit, comme vous semblez l'aimer votre Léo, c'est beau ce que vous dites sur lui. Au nom de Léo, les sanglots vous assaillent, vous voulez vous cacher en boule, ne plus rien entendre, mais votre critique littéraire poursuit. Il lit des passages de vos essais érotiques puis prend une pause. Vous êtes chanceux mon ami que ce cahier soit tombé entre mes mains, je suis ouvert d'esprit mais on ne peut pas en dire autant des autres ici. Vous savez mon petit, les marricas en prison ne font pas long feu, mais, si vous voulez, ce sera notre secret. Je ne le dirai pas. Dire quoi ? Que vous êtes aux hommes ? Mais vous ne le savez même pas vous même... et c'est votre drame existentiel : entre Emiliana et Léo votre coeur balance. La bonne âme ouverte d'esprit parle de plus belle, il parle de Léo, vous promet de vous mettre en contact avec lui. Puis votre faux ami revient sur la putain de feuille blanche qui vous nargue. Il se propose d'écrire et de vous laisser raconter. Mais vous ne savez pas quoi dire. Avec les derniers brins de lucidité qu'il vous restent, vous réessayez le coup de l'avocat et de vos droits : vous êtes dans un État de droit démocratique où il est interdit de maintenir captif un citoyen

<sup>5</sup> Organización Femenina Popular, organisation de femmes contre la guerre, Barrancabermeja, Magdalena Medio.

plus de 36 heures sans en aviser un juge et où tout détenu a le droit de faire appel à un avocat de son choix, et que vous avez le droit de garder le silence et que... Bref, vous récitez de mémoire tout ce que la belle dame du CSPP avait expliqué ce matin-là à l'Université. Vous ne voyez pas la réaction de votre interlocuteur, la lampe vous aveugle toujours, mais vous l'entendez se lever et se diriger vers la porte. Je suis désolé mon petit, vous susurre-t-il gentiment, si vous continuez ainsi, je devrai appeler vos deux amis de tout à l'heure. Vous vous taisez aussitôt et commencez à comprendre le petit jeu... le flic gentil, comme dans les films. Il se rassoit et entame un charabia interminable où il est question du chemin qu'emprunte votre mère à chaque soir en revenant de la bibliothèque, de Léo, de votre enfance, d'un professeur de sociologie que vous ne connaissez pas, de Karina, une collègue de classe à qui vous n'avez jamais parlé et qui, non seulement serait *elena* mais en plus amoureuse de vous. Et les histoires se succèdent et s'entremêlent comme dans un rêve. Vous ne savez pas ce qu'on attend de vous ni à quoi mènent toutes ces intrigues sans queue ni tête. De temps en temps, le conteur prend des pauses et attend de vous voir hocher de la tête avant de poursuivre son récit. Vous parlez parfois, impossible de savoir ce que vous dites, sûrement ce que l'autre veut entendre. Et les histoires se compliquent et se répètent pendant des heures jusqu'à ce que vous vous endormiez d'épuisement.

\* \* \*

lit dans les autres *patios*. Et puis, aussi bizarre que cela puisse paraître, vous vous êtes habitué à la vie en'dans. Vous vous êtes mis sur le comité d'éducation, vous suivez toutes les activités, débats entre forces rebelles, discussions sur le bien fondé des négociations avec le gouvernement, sur les modalités de l'échange humanitaire ou l'inconstitutionnalité de l'extradition de Colombiens vers les États-Unis. Avec un Eleno, ancien prof d'histoire, vous en avez appris plus sur votre pays qu'en six ans d'études universitaires... et comme le disent les "compañeros", vous avez "élevé votre conscience révolutionnaire" au point de voir vos arguments vaciller lorsqu'il est question de débattre de l'inévitabilité de la lutte armée dans le contexte de la Colombie. Vous n'avez presque pas de temps libres. Ironiquement, vous n'avez jamais été autant engagé socialement qu'en ce temps de prison : vous êtes partout, vous lisez tout, vous donnez des cours d'alphabétisation et avez étudié tout Paulo Freire. Vous vous promettez de vous consacrer à l'éducation populaire une fois sorti de prison, fini la tour d'ivoire universitaire ! Vous voyez maintenant votre pays d'un autre oeil et ce qui vous semblait auparavant une réalité fictive et éloignée s'insinue par tous les pores de votre existence.

Votre avocat n'avait pas menti, votre mère est venue vous visiter. Le CSPP a défrayé les coûts de son déplacement et comme elle fût congédiée de la bibliothèque suite à la détention de son fils rebelle, elle vend maintenant du jus sur le coin de la rue et peut donc s'absenter de ce travail crève faim auquel son fils l'a obligé. Elle ne faisait que pleurer et vous accuser de l'avoir abandonné tout comme votre père, porté disparu depuis 17 ans. Entre deux sanglots, vous avez réussi à lui demander si elle avait des nouvelles de Léo. Non, aucune. Gustavo et Emiliana, eux, ont été retrouvés morts, 19 jours après leur disparition. L'enquête policière a conclu à un acte de délinquance commune. Ils se

Mateo vous a aidé à comprendre, vous n'êtes pas le premier poisson à mordre à l'hameçon, on a tous tellement besoin d'amitié dans cet endroit haineux. Il ne faut pas en vouloir au Gordo, Mateo tente de vous apaiser, c'est sûrement un autre innocent qui essaie de sauver le peu qu'il lui reste. Peut-être lui ont-il promis des aliments ou des cigarettes, ou peut-être même une libération plus rapide ou pire, ils l'ont menacé de s'en prendre à sa femme s'il refusait de travailler comme sapo pour vous soutirer des aveux, vrais ou faux, peu importe.

\* \* \*

Matéo avait peut-être raison, le Gordo n'était pas du tout pourri, trois mois après votre arrivée dans cet enfer, après avoir écouté 22 fois votre avocat vous répéter son inutilité et vous promettre sa compréhension, vous avez eu la visite de l'avocat du CSPP, Seccional Santander. Un mec sympathique mais pressé qui vous a laissé peu parler. Il exigera votre transfert au Patio 4 et le CSPP s'occupera de faire venir votre mère lors du prochain samedi de visite pour femmes. Il vous a apporté des romans, un cahier et des stylos et vous l'avez remercié les larmes aux yeux.

27 jours plus tard, vous avez en effet été transféré au *patio* 4 et votre haine contre le Gordo Sapo s'est apaisée. Il n'avait pas tort, c'est un autre monde ici. Vous n'avez pas rejoint le comité de l'ELN, votre nouvel avocat vous a expliqué que les civils allaient plutôt dans le comité de l'EPR puisqu'il n'y avait jamais de combattants de cette guérillita et, comme de fait, vous y avez rencontré d'autres étudiants naïfs, des paysans courageux, des syndicalistes aux verbes flamboyants et des petits délinquants analphabètes qui ont demandé d'être transférés pour cesser de se faire violer ou parce qu'ils ne pouvaient pas s'offrir le luxe d'un

Vous vous réveillez dans une salle d'hôpital, l'infirmière de la prison La Picota, vous informe une infirmière. Votre torse est couvert de pansements et un tube de transfusion est planté dans la chaire de votre avant bras. L'infirmière vous explique qu'on vous a amené ici il y a deux jours et que vous dormez depuis à cause des médicaments. Les gardes ont dit que vous faisiez une psychose, que vous déliriez dans votre cellule en vous frappant la tête sur les murs, que vous vous êtes lancé dans les escaliers lorsqu'ils vous escortaient à l'infirmière, d'où les côtes fracturées et la nuque fêlée. Elle enlève votre tube et vous laisse un caldo avant de quitter la pièce. Après avoir avalé le liquide infecté mais réconfortant, vous vous déterminez dans les draps et les bandages pour regarder vos parties génitales. Une de vos couilles est enflée et les deux sont d'une couleur mauve bleutée. Vous n'êtes pas fou, vous ne vous êtes pas mutilé seul, vous avez été torturé. Des bribes de l'interrogatoire vous reviennent en mémoire, mais impossible de vous rappeler ce que vous avez pu dire au flic gentil.

L'infirmière revient, vous tentez désespérément de lui expliquer votre cas et votre innocence mais elle ne veut rien entendre, vous êtes tous des innocents, c'est bien connu, elle vous donne des pilules et vous resombrez impuissant dans les vapes médicamenteuses.

\* \* \*

Vous êtes réveillé au claquement d'une lourde porte de métal. Un garde de l'Inpec(3) vous enjoigne de le suivre. Vous écarquillez les yeux sur votre nouvel environnement : une cellule étroite où flotte votre matelas, trempé de sueur, dans une chaleur étouffante. Vous vous levez péniblement et suivez le garde. Vous longez les cellules où des prisonniers accotés aux barreaux vous crient des noms en guise de bienvenue. Vous suivez, zombie, sans toucher la réalité (Où êtes-vous ? Quel jour sommes-nous ? Quelle heure est-il ?), puis pénétrez dans une pièce vide de la grosseur d'un garde-robe. La porte se referme et vous êtes sur le point de vous rendormir debout lorsqu'une voix, sans corps, vous salue poliment. Vous vous retournez mollement et remarquez une fenêtre grillagée protégeant un monsieur veston cravate qui vous scrute. Vous vous approchez et écoutez. Il est avocat, il travaille pour la Fiscalia(4). Il assurera votre défense à moins que nous n'ayez quelques millions de pesos de côté pour choisir votre avocat ? Non, non, vous ne les avez pas, balbutiez-vous, alors il continue, vous explique vos droits en tant que détenu : alimentation saine, services de santé, respect de la dignité, accès à l'éducation, procès juste et équitable, etc.; et pendant que la cravate vous récite le code pénal, vous entendez la voix de la belle dame du CSPP: «La Commission internationale qui visita 15 prisons colombiennes en 2001 dénoncera dans son rapport la corruption et les traitements dégradants qui prévalent dans plusieurs établissements et responsabilisera le gouvernement colombien pour la violation des droits à la vie et à la dignité en prison ainsi que pour le non respect des droits à la santé, à l'éducation, à l'alimentation et à une défense légale». Lorsque le livre de droit se referme, vous tentez une question: de quoi vous accuse-t-on ? La routine,

3 Institut pénitencier de Colombie.

4 Appareil judiciaire de l'État.

sont des représentants étudiants. Mais le Gordo vous explique que cette feuille doit maintenant être chapeauté de quelques mots disant « Je reconnais que les personnes suivantes entretiennent des liens avec l'Ejercito de Liberacion Nacional », et qu'en bas, on retrouve votre signature... Non ! Vous ? Un sapo ? Hijo de puta ! « Allez, allez, c'est pas d'ta faute, ils nous l'a font tous. » Il vous serre dans ses bras, « Ok, Flaquito, on change de sujet. » Tout en vous abreuvant allégrement de tapes viriles dans le dos, il se met à parler contre les FARC, ces faux camarades de classe qui ne respectent pas l'auto-organisation du peuple. Le contact de ses bras velus, son haleine perfide, son sourire édenté, tout cela vous fait du bien, enfin, un moment humain et vous avez envie que ce moment perdure alors vous dites n'importe quoi pour lui faire plaisir : que oui, les Elenos sont différents, qu'ils font du bon travail d'éducation populaire, que vous avez déjà lu une revue d'eux et que l'analyse de la contre-réforme agraire opérée par les firmes étrangères en alliance avec la stratégie para-étatique y était brillante. Le Gordo avait alors sorti une bouteille de Coca Cola rempli de bolégancho (que vous détestez mais que vous avez bu avidement) et vous aviez passé la soirée à murmurer comme des jeunes élèves qui ne veulent pas réveiller leurs parents. La nuit a passé, et plus vous vous sentiez saoul, plus vous inventiez des histoires sur les Elenos pour lui faire plaisir.

\* \* \*

Ce matin, vous vous êtes réveillé avec une sale gueule de bois. Le Gordo n'était pas dans la cellule, ni à la revue matinale, ni à la cafétéria et à 8h au retour aux cellules, il y avait un nouveau détenu dans son lit. Vous n'avez pas posé de question et vous avez eu de longues après-midi pour maudire votre connerie.



pourrait vous prendre en charge gratuitement et qu'il commencerait par demander votre transfert au patio des prisonniers politiques. À en croire le Gordo, le patio des prisonniers politiques, c'est le paradis comparé à ce patio de paracos et de mafiosos. Là-bas, tous ont droit à un lit et il est interdit de faire payer ou de faire travailler un détenu comme sa bonne. Les batailles, le harcèlement, le viol, toutes ces pratiques sont interdites et celui qui s'y essaye est expulsé illico du patio. Même la drogue et l'alcool sont interdites. Le Gordo vous a tout expliqué sur ce patio-paradis, il y a trois comités de prisonniers au sein du patio, un pour chacune des forces rebelles : FARC, ELN et EPR et tout détenu doit participer à l'un deux puisque ce sont les comités qui assurent les règles de cohabitation et organisent les autres espaces d'organisation que sont le comité d'éducation, celui de défense juridique, d'information, etc. Mais c'est absurde! C'est parti tout seul, votre anti-militarisme s'insurge: Pourquoi organiser les détenus suivant les formations des guérilla si la majorité des prisonniers politiques sont des civils ? Selon le CSPP, 60% des détenus qui se reconnaissent comme prisonniers politiques n'ont jamais été combattants, ce sont plutôt des syndicalistes, des leaders paysans, des organisatrices communautaire, des professeurs au ton trop critique, des étudiantes, etc. Voilà, vous avez épaté le Gordo qui ne vous croyait pas si bien renseigné ! (Merci aux yeux verts de la dame du CSPP qui a donné l'atelier à la Nacho!) Il vous demande dans quel comité vous voudriez être, vous l'innocent pure que frappe l'injustice colombienne. Pour lui faire plaisir, vous répondez : Avec les Elenos. C'est réussi, vous avez fait sa journée. Il vous assure que malgré les dénonciations que vous avez faites, les Elenos vous accueilleront comme un frère. Quelles dénonciations ? Quoi ? Oui, vous avez écrit des noms sur une feuille blanche, mais ce sont les noms qu'on retrouve sur les babillards de l'Université, tout le monde connaît ces noms, ce

répond la cravate. La routine ? Vous ne comprenez pas. Pour l'instant, seulement rébellion, vous irez chercher maximum trois ans pour cette accusation; ce qui est plus inquiétant c'est qu'il veut vous coller terrorisme pour votre participation à une campagne de l'ELN dans l'université. Vous éclatez de rire ! Vous, celui que tout le monde appelle affectueusement, le rongeur timide: un terroriste ! Mais docteur, il n'ont aucune accusation fondée ? Tout en posant la question, vous entendez la belle dame du CSPP expliquer que, depuis le 11 septembre 2001, les accusations de rébellion s'accompagnent de la nouvelle accusation de "terrorisme" : c'est, racontait-elle, une accusation indéfendable qui met en péril non seulement la sécurité du prisonnier pendant sa détention mais également celles des rares avocat-es qui acceptent de défendre les présumé-es terroristes. Mais le fonctionnaire devant vous ne semble pas faire preuve de témérité solidaire en assumant votre défense, il répond penaud à votre question inutile: Malheureusement, les preuves, vous savez... lorsqu'il est question de terrorisme, la raison d'État entre en ligne de compte, ils ne me donnent pas accès à la preuve pour l'instant, question de sécurité nationale et de protection des témoins, mais ne vous inquiétez pas, soyez patient, êtes vous bien traité ? Vous riez encore, ...et ces bandages, docteur ? et mon oeil? Mais la cravate vous sort une copie du formulaire que vous avez signé: Désolé mon vieux, je veux bien vous croire mais il ne fallait pas signer cet aveu de bon traitement.

Le garde de l'Inpec annonce la fin de l'entrevue. La cravate promet de revenir vous voir la semaine prochaine. Mais... et le procès ?, criez-vous. Le garde vous pousse et grogne dans votre dos. Vous regagnez votre cellule et en repassant devant les cages, vous entendez ce dont vous menacent les autres prisonniers.

Vous ne l'aviez pas noté tout à l'heure mais cette fois, de retour à votre cellule, vous vous apercevez que le lit d'en bas est occupé par un homme dans la quarantaine qui dispute une partie d'échec avec sa solitude. Salut camarade !, vous lance-t-il, et puis? qu'est-ce que t'a dit l'avocat ? Vous lui racontez. Il lève sur vous des yeux de pitié : « Pauvre vieux ! » Et d'où tu viens ? – Bogota, et il répète: « Pauvre vieux ! » Quoi ? quoi ? Il vous énerve à la fin. « Ben, pauvre mère, va falloir qu'elle se tape 12 heures de bus pour te visiter. » Vous apprenez alors que vous avez été transféré, à votre insu, à la Prison Modelo de moyenne sécurité dans la ville de Bucaramanga où vous n'avez jamais mis les pieds. Vous vous informez du prix du billet de bus depuis Bogota et commencez à comprendre que personne n'aura l'argent ni les trois jours de congé nécessaires pour vous visiter, si tant est que quelqu'un à l'extérieur connaît votre situation. Votre coloc de cellule semble suivre vos idées et tente de vous consoler: « Au moins, y t'ont pas mis à Palo Gordo, le pénitencier construit par les alliés américains en banlieue de Bucaramanga, d'habitude, avec des accusations de terrorisme, y mettent le monde dans les prisons de haute sécurité pis Palo Gordo, c'est vraiment l'enfer, des kilomètres de barbelés au milieu d'un désert où les changements de température terminent de tuer le peu de santé que te laisse la bouffe périmée, tu passes des jours souvent sans eau potable, pis si t'es malade, tu crèves dans ta cellule. Au moins ici, on est en ville, tu vas voir, demain, je vais te faire visiter, tu vas pouvoir voir la rue en bas pis les vendeuses de tintos. »

Vous êtes assis sur le lit de votre nouvel ami, ou plutôt affalé, vaincu, résigné. Ce gros bonhomme bourru vous inonde d'informations qui devraient vous concerner mais dont vous n'avez cure. Vous apprenez que les condamnations pour terrorisme sont souvent synonymes de prison à perpétuel. Avec un

reçu de sentence. Vous apprenez que vous êtes également un “sindicado” et que vous êtes loin d'être seul dans cette situation : sur les 68 000 prisonniers de la Colombie, seulement 22 000 ont été jugés et accusés, c'est donc à dire que les deux tiers sont détenus sans avoir reçu de condamnation. Ici, tu es coupable jusqu'à preuve du contraire ! Selon Mateo, il s'agit d'une stratégie de guerre pour infliger, à défaut de la mort physique, une mort sociale. Lors de ton procès, peu importe que tu sois jugé innocent, quand tu sortiras après 3 ans en d'dans, tu seras un criminel aux yeux de la société, s'ils te restent des amis, ils se méfieront de toi et tu devras recommencer à argumenter et à prouver ton innocence mais peu importe qu'ils te croient, ils te fuiront quand même, personne ne veut être associé à quelqu'un qui a fait de la prison pour des motifs politiques. Pis oublie les études, oublie la carrière, avec ton passé de détenu, toutes les portes se ferment.

Il est bien gentil Mateo, mais vous n'aimez pas ce qu'il dit. Surtout lorsqu'il vous raconte comment, parce qu'il a refusé de signer la formule de bon traitement, les gardes l'ont amené dans les vestiaires à l'heure des douches et l'ont jeté à terre en lançant: « Un cadeau, les gars, v'là un marrica à belle geule », et puis comment il s'est fait défoncer le cul par une dizaine de paracos. Vous ne vouliez pas savoir et vous ne vouliez pas voir les plaies qu'ils brandissent maintenant sous votre nez en vous disant qu'elles sont apparues l'année dernière et qu'il a vu les mêmes dans “Philadelphie” quand Tom Hanks est malade du sida. Et vous vouliez encore moins savoir, qu'à chaque soir, il fait des pipes au Lobo pour qu'il vous laisse tranquille. Non vraiment, vous ne voulez plus l'entendre.

Le Gordo, lui, est plus encourageant. Hier soir encore, il vous disait qu'il parlerait de votre cas au CSPP, qu'un avocat militant

fait visiter le *patio* et vous parle de chaque détenu. Il vous montre la cellule de la Rata. Wow ! C'est mieux que l'appartement de votre mère: l'écran géant, le système de son dernier cri, le bar rempli de bouteilles de marque et même un divan pliant comme ceux des infos pub. Vous ne l'auriez pas vu, mais la couverture du lit d'en dessous est suspectement bosselée, vous fait remarquer votre nouvel allié; il y "cache" ses mitraillettes et ses grenades, ironise Mateo, non, sans blague, y cache rien pantoute, les *paracos* sont tous armés ici et avant les fusillades éclataient souvent pour le contrôle des *patios*. Les cellules des Chefs sont jamais fouillées, les gardes font plutôt office de garçons de chambre devant eux, c'est-à-croire qu'ils sont en vacances, forfait tout payé. En vacances, non, c'est faux, ils travaillent, poursuivent leur trafic, contrôlent leurs réseaux depuis l'intérieur, *business as usual*, quoi!

De retour dans votre cellule à 5 heures avec la chiasse et des brûlures d'estomac, vous êtes accueilli par un Gordo qui joue au père. Il vous promet que ses amis vont payer votre loyer pour que vous restiez avec lui dans cette cellule de luxe où logent deux détenus au lieu de 10. Vous avez peur de ce que cela peut impliquer mais préférez de loin le paternalisme du Gordo aux avances du Lobo qui a déjà averti les gardes qu'il voulait vous voir transférer dans sa cellule privée.

Le lendemain, vous vous empressiez de rejoindre Mateo à la cafétéria. Il vous raconte son histoire. Elle ressemble à la votre. Mateo participait à un *tropel* à la UIS (Université publique de Bucaramanga) quand il a été arrêté et ce qui devait être une simple détention au poste pour "trouble de l'ordre public" s'est transmuté en une attente interminable d'un procès pour rébellion. Voilà deux ans et demi que Mateo attend son procès, il est ce qu'on appelle un "sindicado": un détenu qui n'a jamais

intérêt que vous n'avez pas, vous alimentez la conversation en robot, poliment. Vous apprenez que les peines à perpétuité sont inconstitutionnelles et que la plus longue peine était de 20 ans avant d'être allongée à 40 lors de la réforme du code pénal en 2003. Toutefois, "El Gordo" – c'est, semble-t-il, son surnom préféré – vous explique comment les condamnations se cumulent et que 40 ans pour terrorisme plus 20 ans pour détournement de fonds à des fins illicites ou séquestration et 40 ans pour trafic de drogue, dans les faits, ça donne une peine de prison à vie. Mais vous n'êtes pas narcotrafficant, ni kidnappeur, ni mafioso de la finance et encore moins terroriste. Non, mais t'es un rebelle comme moi et pour eux, c'est la même chose !, s'esclaffe le Gordo en vous donnant une amicale – mais trop violente – tape dans le dos. Vous souriez aimablement en protestant. « Arrêtes Flaquit » (bon, encore ce surnom qui vous colle à la peau, "el gordo y el flaquito", toujours ce manque d'originalité pour les surnoms, vous êtes mince, certes, vous êtes même très maigre...), « Eleno ou Farciano ? » Quoi ? Votre ami insiste: « Eleno ou Farciano ? » Il n'attend pas vos nouvelles protestations et répond à votre place : Eleno ! C'est évident avec ta gueule d'intello petit bourgeois, t'as dû nous rencontrer à la Nacho, je me trompe ? Vous n'avez pas envie de dépenser votre peu d'énergie à nier encore. Vous ? Eleno ? Vous avez toujours détesté les machos armés, peu importe leur couleur. Vous êtes ce que Léo appelait gentiment un "anarco pacifiste par lâcheté", un "réformiste trotskiste légaliste et naïf" mais le Gordo n'y croit pas et s'offusque : Ok, Flaquito, fais à ta tête. Il vous chasse de sa couchette et se remet à son échiquier. Vous montez vous allonger sur le lit d'en haut.

Le Gordo respire fort. Après quelques instants, il vous murmure, plein d'empathie : « C'est correct Flaquito, repose toi. Tu vas comprendre assez vite pis tu va me supplier pour parler. Avec toutes les histoires fabriquées qu'ils nous font répéter, tu vas te rendre compte que seul ici pis sans visite, la confiance entre *parceros* c'est la seule chose qui nous reste pour pas oublier qui on est. »



Vous vous réfugiez dans un sommeil qui n'a rien de reposant et au réveil, le cauchemar commence... un quotidien sans fin, huilé à coups de bottes militaires. Le levé à 5h, la revue des détenus en garde à vous une heure devant leur cellule, la bouffe infecte, les séances de douches communes la peur au ventre, puis les interminables après-midi dans la cour sous le soleil. Les premiers jours, vous alliez d'une personne à l'autre pour demander si quelqu'un avait vu Léo mais vous avez vite abandonné, ils ont dû l'envoyer dans une autre prison. Vous êtes incapable de concevoir sa mort.

Vous apprivoisez votre nouvelle demeure où vous ne vous sentirez jamais chez vous. Tous les jours, à toutes les heures, votre regard s'épuise sur les murs de ciment écaillé où sont dessinés des dizaines de Winnie the Pou arrogants, clamant la devise de l'INPEC : « Ta dignité humaine et la mienne sont inviolables ». Sous les oursons, une rangée de gardes dont peu ont l'air d'avoir l'âge adulte, puis les couloirs puants où résonnent les pas militaires et les batailles quotidiennes des détenus et enfin, les cellules humides avec leurs deux lits sans couverture et leurs hommes-bétails défendant leur coin de ciment jauni contre les rats et les coquerelles. Vous, le maniaque de l'hygiène, vous n'avez même pas une brosse à dent, un savon ou une culotte de rechange. Mais on vous a bien vite expliqué comment s'en procurer. Dès le premier jour, un détenu avec une sale gueule de paraco, s'est approché de vous, accompagné de sa garde privée. Ses acolytes vous ont récité les règles du Patio 6. Il faut payer un loyer mensuel plus élevé que l'appartement de votre mère à Bogota pour avoir droit à un lit sinon dormir à terre; payer pour louer une couverture, sinon s'en passer, et, en plus des impôts versés à la Rata, le Chef du patio, il vous faut laver le linge de son associé, faire le ménage de sa cellule et lui rendre tous les services qu'il exigerait. Et puis bien sur, il y a des extras pour ceux qui savent faire plaisir, vous a précisé le plus grand en passant un doigt crasseux sur vos lèvres.

Lorsqu'ils vous ont enfin laissé en paix après vous avoir soutiré la promesse que vous seriez la bonne à tout faire du Lobo, le grand de la garde privée de la Rata, et que vous payeriez votre lit dès demain, un jeune qui vous ressemble s'est approché et les prisonniers attablés devant leurs dominos se sont mis à siffler en lui lançant des obscénités entrecoupées de rires gras. Il vous demande votre nom et sourit. C'est le premier à le faire, même le Gordo ne s'est jamais enquis de votre identité. Il vous